

Pas mec à sang pour sang

Un rêve:

Je vis avec un mec qui est taxi. C'est mon colloc. Mais j'ai un règlement de compte dans la cuisine avec un autre mec qui ressemble à John Gleese. Il est accroupi et il me menace avec un petit couteau. Je m'empare d'un Opinel que je vois providentiellement trainer sur ma gauche. Je lui plante dans la poitrine à plusieurs reprises. Puis, le tenant debout devant moi sous mon coude plié qui l'étrangle, je lui ouvre le ventre horizontalement avec un sabre. Une énorme cavité noire apparaît. Je le coupe littéralement en deux. C'est comme s'il avait eu un ventre immense. En fait, ça s'est passé dans la voiture. Le sang se répand dans la voiture sans s'écouler au dehors et je me retrouve littéralement dans une baignoire de sang. Il faut que je le signale à mon acolyte. J'ai du mal à sortir de la voiture. Et finalement on va essayer de cacher le cadavre par là. Il a saigné sur une table en bois qui ressemble à mon bureau.

On va tout brûler; le lit, le bureau ... la voiture a disparu.

Pourtant elle avance doucement sans chauffeur vers une falaise limitée par un grillage mais elle s'arrête juste avant. Derrière ce grillage se trouve un jardin où je dissimule le cadavre dans des pots de fleurs.

J'ai recueilli une petite fille. En l'amenant en voiture, à un carrefour où je suis arrêté, elle descend brutalement et va se balader au milieu des voitures. Je crie à mon copain d'aller la chercher; mais il n'y va pas. Le temps de me garer après le carrefour et je cours la chercher; mais elle a disparu. Je ne sais même pas comment elle s'appelle ni d'où elle vient mais je suis désespéré. Je ne sais comment la chercher. En tout cas, je cherche dans tous les alentours du carrefour sans succès.

Le colloc n'est autre que moi-même. Je me règle mon compte, ce qui veut dire que je suis dans un sérieux conflit contre moi-même. S'il est taxi, c'est que c'est lui qui me conduit, un peu comme l'inconscient me mènerait où bon lui semble, alors que c'est le passager qui, normalement, indique la direction. Le conflit doit donc se situer à ce niveau. John Gleese est un membre éminent des Monty Python. J'ai adoré ce groupe de facétieux britanniques. J'aurais aimé être lui, je crois, et pendant mon séjour à l'hôpital je n'ai pas manqué de décocher au personnel médical quelques flèches de mon cru. « Comment vous sentez vous ? – Ben, avec le nez . Variante : je renifle mon aisselle et je déclare que c'est pas trop mal ». « avez vous des douleurs? – non, et vous ? ». « bonsoir, je m'appelle Christelle, je suis l'infirmière de nuit. – bonsoir, je m'appelle Richard et je suis le malade, de jour comme de nuit ».

Il se trouve que j'étais hospitalisé pour hémorragie interne. C'est donc moi qui saigne et en faisant saigner mon alter ego, je récupère la maîtrise sur un phénomène corporel qui m'échappe. Au passage, je m'enfle d'une surenchère phallique. Il a un petit couteau, je m'empare d'un Opinel, déjà plus conséquent, et je termine carrément au sabre. Cette agressivité a donc quelque chose de narcissique : en le coupant en deux, j'exerce un acte sexuel sur moi-même peut-être aussi nourri de quelque revanche sur le viol supposé par mes frères. Dans la réalité, mon ventre est déjà barré, sur le flanc droit, d'une énorme cicatrice qui court de la pointe du sternum à un peu au-dessus de la hanche. C'est la trace de l'ablation de mon rein droit, bouffé jusqu'au trognon par un cancer. Là aussi, je récupère la maîtrise sur cette opération en m'en imaginant responsable.

Mais tout cela c'est de l'actuel. Le rêve se nourrit aussi de quelques fantasmes archaïques. J'ai déjà parlé de l'inflation phallique des armes blanches. C'est une nécessité, face à la béance que j'ouvre dans ce ventre. Bien qu'horizontale, elle n'est pas sans rappeler une fente vaginale, d'autant qu'elle se produit dans un ventre énorme, rappelant celui d'une femme enceinte. Il me fait penser aussi à l'énorme bedaine d'un outre-mangeur aperçu dans un film des Monty Python, « Le sens de la vie ». Avec mes phallus tranchants, je deviens le responsable de la castration, ce qui m'évite d'avoir à la subir.

Cette image horrible vient aussi soutenir l'idée qu'un homme peut être enceint et qu'il peut accoucher par césarienne. De qui? De moi-même qui me retrouve dans l'intérieur confiné d'une voiture, c'est-à-dire d'un utérus, baignant dans le sang maternel. C'est une façon de donner un sens à mon hémorragie actuelle, en la rapportant à une invention de ma gestation et de ma naissance. Car les deux événements (hémorragie et origine) manquaient de symbolisation. N'oublions pas qu'il s'agissait d'une hémorragie interne dont les médecins ont eu bien du mal à détecter *l'origine*. On comprend que j'aie du mal à sortir de la voiture, comme un bébé ne sort pas sans peine du ventre maternel.

J'ai beaucoup saigné sur mon bureau, façon de dire que j'ai beaucoup écrit avec mon sang. C'est tout le sens de mon oeuvre, si on veut bien me pardonner ce mot pompeux. C'est une métaphore pour indiquer que toute ma théorie et ma méthode ont été dégagés du récit de mon expérience intime avec l'inconscient. Que ça finisse par me tuer n'est pas une hypothèse que l'on puisse facilement écarter. Tout brûler pourrait donc être une façon de conjurer ce sort, en aboutissant à la symbolisation qui ne laisse subsister que les mots après disparition de la chose, le cadavre. Ce dernier est tout autant le mien que celui de ma mère représentée par la voiture.

On retrouve à ce moment-là la problématique du taxi, puisque la voiture avance, cette fois sans chauffeur, vers cette limite vertigineuse de la falaise, l'inceste. Sans chauffeur, c'est-à-dire que ce n'est pas un effet du moi conscient: « ça avance ». Je retrouve encore un fois la maîtrise en enterrant moi-même ce cadavre, mais... derrière la grille c'est-à-dire une fois avoir dépassé l'interdit. De surcroît, dans des pots de fleurs, symboles évidents de sexes féminins. Le fait que je me sente dans l'obligation de dissimuler le cadavre indique bien mon sentiment de culpabilité. J'ai vécu ce désir pour ma mère comme aussi grave qu'un meurtre, d'autant qu'il suppose le meurtre du père, déjà présent dans la violente première partie du rêve. En effet, j'ai dit qu'il s'agissait de moi-même : c'est vrai dans la mesure de mon identification à un autre, mon père.

À titre documentaire, la façade de l'hôpital Pompidou et sa rue interne sont parsemés de «pots» de l'artiste Jean Pierre Raynaud. C'est venu nourrir mon imaginaire du sexe féminin.

Du coup, le glissement associatif du rêve en vient à l'autre inceste, celui concernant ma fille. Car c'est elle, la petite fille inconnue que j'ai recueillie. Elle est aussi le fruit de ma césarienne précédemment exécutée. Elle tombe de la voiture tandis que j'ai moi-même eu du mal à m'en extraire. Ceci fait allusion à un souvenir que j'ai du mal à assumer, car il réveille mon sentiment de culpabilité.

J'avais quelque chose comme 27 ans. J'étais marié, ma fille avait dans les deux ans. J'avais passé la nuit chez ma maîtresse, avec ma fille dans la chambre de ses deux filles. Les enfants s'entendaient bien, ils jouaient ensemble, et c'était bien pratique. Ma femme était au courant : je n'ai jamais eu le coeur de lui mentir. Comme souvent, cette nuit là, elle travaillait de nuit. Elle était infirmière. Je savais que mes parents devaient passer nous rendre visite dans la matinée, ce pourquoi je me préparais à rentrer chez moi. Mais ma fille ne l'entendait pas de cette oreille. Elle était bien, à jouer avec les deux autres ! J'ai donc dû un peu insister, et c'est sur ses larmes que j'ai attaché la ceinture dans le siège bébé à l'arrière de mon ami 8. Au premier carrefour, alors que je m'avance lentement pour traverser la grande avenue, j'entends la portière arrière s'ouvrir. Le temps de me retourner, je la vois s'enfuir sur l'avenue parmi les voitures, heureusement peu nombreuses.

Je stoppe l'ami 8 en plein milieu de l'avenue et je cours à sa poursuite, je l'attrape et la ramène manu militari, pleurant et hurlant.

Arrivé chez moi, je rencontre mes parents dans la cour, qui venaient de se garer. J'explique d'où je viens et la mésaventure de la fuite de ma fille. À eux non plus, je ne voulais pas mentir. Mal m'en a pris. Ils m'ont fait la gueule et mon père m'a lâché d'un ton rogue : « si tu continues, je remets plus les pieds ici ». Bel hypocrite, celui-là. Je ne le savais pas l'époque, mais j'ai appris après sa mort, c'est-à-dire quelques 25 ans plus tard, qu'il avait fait deux filles à sa maitresse, dans le dos de ma mère, pendant la guerre. Il aurait pu au moins faire preuve de solidarité, au lieu de jouer la belle âme.

Néanmoins, ça avait enfoncé bien profond le clou de mon sentiment de culpabilité, qui est venu s'accrocher à la culotte que je trainais déjà, celle de l'Oedipe. Mon père me reprochait de ne pas être avec la bonne femme, reproche que j'entendais aussi sans le savoir à l'époque, dans le sens de ce complexe fondamental.

Quant à ma fille, j'ai toujours compris qu'elle reprenait mon propre sentiment par identification : elle n'avait pas plus envie de rentrer à la maison que moi. Mais elle était radicale.

Ce souvenir est conscient. Il n'a jamais été enfoui dans l'inconscient. Cependant, comme je n'en suis pas fier, il m'est resté en travers de la gorge, venant s'accrocher à la fois à la période d'hospitalisation actuelle et aux désirs archaïques incestueux. Le rêve permet de révéler la violence qu'il draine avec lui. Le conflit contre moi-même, qui mérite la mort, le voilà, tout autant que le conflit Oedipien.

Mais c'est aussi une mise en scène d'un regret : celui de n'avoir pas mis au monde ma fille moi-même. En la faisant tomber de la voiture après m'être ouvert le ventre, je réalise ce voeu a posteriori, dans la douleur comme il se doit. L'autre femme que sa mère, ici, sous couvert de ma maitresse, c'est moi. C'est peut-être ce qui explique que je ne la retrouve pas, à la fin du rêve.

En effet, ma fille a eu la gentillesse de monter de son Jura pour venir me soutenir toute une semaine, à l'hôpital. Quand j'ai fait ce rêve, elle venait de rentrer chez elle. Elle était venue seule, sans compagnon et sans enfant. Nous avons pu parler comme avant, quand elle n'avait ni compagnon, ni enfant. C'est comme si je la retrouvais après 15 ans d'absence. Car dans cet intervalle, quand nous nous rencontrions, il y avait toujours enfant ou compagnon dans les parages. Des rivaux, quoi. Impossible de dire autre chose que quelques banalités. Cette semaine s'est donc passée comme si elle revenait au monde, comme si je la mettais au monde. D'où ma connexion avec l'incident de l'ami 8. Comme si je l'avais faite avec une autre femme, c'est-à-dire, finalement, sans l'aide de personne. Ensemble dans ma chambre d'hôpital, elle était rien que pour moi, comme dans mon ventre. Quelque chose que doivent ressentir les femmes enceintes, je pense. Non seulement pendant la gestation, mais ensuite, dans la relation privilégiée qu'elles entretiennent avec leur enfant, qui se nourrit de tous ces sentiments que l'on ne veut pas voir et que l'on nomme oedipiens, supposant l'élimination des rivaux.

D'où mon désarroi quand elle est repartie, ce que mon rêve met aussi en scène. Ce n'est évidemment que justice, suivant l'ordre naturel des choses, à moins que ce ne soit l'ordre de la culture humaine. Elle est retournée auprès de ses enfants et de son compagnon. Elle a sa vie, distincte de la mienne. Ce n'est pas facile à encaisser, mais c'est ainsi.

Cela explique quelque peu l'horreur qu'inspire l'inceste et l'incestuel, que l'on entend souvent sur les réseaux et même dans les écoles de psychanalyse. Cette horreur, qui n'est pas pour rien dans le succès des analystes « pères sévères », est à l'aune de la force du sentiment qu'il prétend combattre, ainsi que le représente mon combat contre moi-même.

samedi 6 juin 2020